

deux pays ou deux dirigeants se méfient déjà l'un de l'autre, tout effort que l'un déploie pour «dissuader» l'autre de faire quelque chose prend le plus souvent aux yeux de ce dernier l'allure d'une menace et lui confirme qu'il a effectivement affaire à une dangereuse partie.

Deuxièmement, la dissuasion tend à «susciter des défis». L'adversaire voit souvent dans un geste de dissuasion une véritable bravade. Or, il est très difficile de ne pas relever un défi sans risquer de paraître ridicule. On assiste alors à l'apparition d'un phénomène d'entraînement, chaque action étant suivie d'une réaction, à laquelle il faut répondre, et ainsi de suite.

Troisièmement, ce scénario pousse les dirigeants nationaux à agir. Tous les dirigeants du monde, même les dictateurs, évoluent au sein de bureaucraties militaires et civiles qui essaient, d'une manière ou d'une autre, d'influencer leurs décisions. En cas de défi venu de l'extérieur, ils sont soumis à une pression supplémentaire : ils doivent «faire quelque chose» même si le moment est très mal choisi.

LEBOW A ESSAYÉ DE MONTRER COMMENT ces effets indésirables de la dissuasion se faisaient sentir en 1962. Lors d'une récente réunion à Ottawa, Lebow a étayé l'attaque théorique qu'il a lancée avec Stein contre la dissuasion en se basant sur des révélations récentes émanant de sources soviétiques sur la façon dont les dirigeants de l'URSS percevaient la situation à l'époque. Si l'on en croit Sergei Mikoyan (fils d'Anastas Mikoyan, proche conseiller de Khrouchtchev et premier sous-ministre), et Fedor Boulratsky, qui écrivait les discours de ce dernier, l'URSS avait trois raisons d'installer des missiles à Cuba. Premièrement, il leur fallait protéger Castro, leur nouveau client, qu'ils croyaient (à juste titre, nous le savons maintenant) menacé par les États-Unis. Deuxièmement, ils voulaient corriger l'équation nucléaire, qui était nettement favorable aux États-Unis et de plus en plus défavorable aux Russes. Et troisièmement, Khrouchtchev voulait faire peser sur Kennedy la même menace qu'il devait lui-même supporter à cause de la présence en Turquie de missiles américains pointés sur l'URSS. Il voulait faire goûter à Kennedy un peu de sa propre potion.

Nombreux sont ceux qui vous diront que les raisons invoquées par

les Soviétiques pour justifier leurs actions de 1962 sont autant de mensonges intéressés. Peut-être, mais il reste que, comme Lebow l'a fait remarquer à Ottawa, cette hypothèse est peu probable vu que les commentateurs de l'URSS ne présentent pas les actions de ce pays sous un jour très flatteur. Mais ce qui importe davantage, c'est que l'on dispose aujourd'hui de preuves accablantes émanant de sources gouvernementales et montrant que l'histoire de la Crise des missiles cubains, si profondément ancrée dans la culture populaire, n'a jamais été qu'une fiction. Toutes ces mesures de «dissuasion» ont finalement eu pour seul résultat, accidentel et entièrement négatif, de convaincre chaque partie des intentions malveillantes de l'autre et de susciter encore plus de gestes de «dissuasion».

Pour ce qui est de l'équilibre nucléaire entre les deux superpuissances, les Russes étaient conscients que les États-Unis leur étaient supérieurs, mais ils ne savaient pas que les Américains le savaient. Lorsque les satellites espions ont révélé aux États-Unis que les Russes n'avaient pas énormément de missiles nucléaires (les Russes ne produisaient pas de missiles «à la chaîne», contrairement à ce que Khrouchtchev aurait bien voulu faire croire, probablement pour «dissuader» les Américains), les Américains n'ont pas perdu de temps pour faire savoir aux Soviétiques qu'ils savaient. Ces derniers ont pensé qu'il s'agissait là d'une tentative d'intimidation politique. Les États-Unis semblaient leur dire : «Nous connaissons votre faiblesse, alors prenez-garde!»

En assurant chez eux la formation para-militaire de Cubains anti-castristes et en faisant usage d'un vocabulaire anti-castriste plutôt belliqueux, les Américains cherchaient à dissuader les Russes de se servir de Cuba pour exporter la révolution.

Toutefois, les Soviétiques pensaient que Washington les pressait de rompre un engagement contracté en public à l'égard d'un nouvel ami et allié ce qui, à leurs yeux, auraient constitué une humiliation inacceptable.

Et finalement, en ce qui concerne les missiles américains déployés en Turquie (les «fameux» *Jupiter*), nous savons que l'impression laissée par le récit de Robert Kennedy sur la crise est fautive; selon ce récit, le président Kennedy avait ordonné l'enlèvement des engins et se mit en colère quand il découvrit que l'on n'avait pas exécuté ses instructions. En fait, l'installation même des engins était attribuable en partie au président Kennedy, car il n'avait profité de l'occasion qui lui était offerte d'en arrêter le déploiement (qui avait commencé sous Eisenhower, vers la fin de son second mandat); à ce moment-là, on a fait valoir qu'une interruption du déploiement des *Jupiter* aurait été perçue comme un signe de faiblesse par les Soviétiques et aurait traduit, pour reprendre les mots de Lebow, un manque de détermination; or, la détermination est un ingrédient essentiel de la dissuasion.

Aux yeux de Khrouchtchev, l'installation de missiles américains sur le territoire turc constituait un affront personnel qui l'a incité encore plus à tout faire pour remédier à l'infériorité globale des Soviétiques. C'est alors qu'il a tenté, dans un geste donquichottesque, de résoudre d'un seul coup tous ses problèmes intérieurs et internationaux. Il suffisait, pensait-il, d'installer des missiles à Cuba pour «dissuader» les Américains d'envahir l'île, pour

sauver l'honneur des Soviétiques aux yeux du monde et pour faire comprendre aux États-Unis qu'ils ne pouvaient pas intimider l'URSS aussi facilement. Le phénomène d'action et de réaction s'est alors enclenché puisque les Américains ont vu dans le geste de Khrouchtchev

un changement radical par rapport au statu quo; les États-Unis ne pouvaient pas se permettre de ne pas réagir.

Une dernière note ironique et saisissante s'ajoute à tout l'épisode : Murrey Marder, ancien correspondant diplomatique du *Washington Post*, a trouvé des documents attestant qu'Eisenhower se rendait compte qu'en installant des missiles *Jupiter* en Turquie, les États-Unis auraient fait un geste qui aurait équivalu à l'installation de missiles par les Soviétiques dans une île de Cuba «communisée»; cette préoccupation était exprimée avant l'arrivée de Castro au pouvoir. Et tant pis pour l'efficacité de la dissuasion!

LEBOW ET STEIN NE VONT PAS JUSQU'À préconiser l'abandon de la stratégie fondée sur la dissuasion. Ils disent plutôt que la dissuasion est une arme essentiellement imprévisible et qu'elle ne peut servir que dans un nombre de circonstances très limité. «Il suffit souvent d'une toute petite dose de dissuasion,» de dire Lebow. La difficulté pour les savants, les dirigeants politiques et les citoyens consiste à savoir si, dans une situation internationale donnée, le recours à la dissuasion va améliorer, ou au contraire, empirer les choses.

La première chose que nous pourrions faire serait d'amener les gouvernements, les pontifes politiques et les médias en général à faire preuve de plus de circonspection quand ils choisissent leur vocabulaire pour parler de la dissuasion; c'est en effet là un mot qu'il faut veiller à ne pas employer à la légère. Quant à ceux qui élaborent la politique de défense et la politique étrangère, il va leur falloir plus qu'un simple effort pour apprendre à ne plus employer le mot «dissuasion» à toutes les sauces. Au nombre des multiples propriétés de la dissuasion, il faut dire qu'elle camoufle merveilleusement bien la réflexion superficielle. □

Pour en savoir plus

Barton J. Bernstein. «The Cuban Missile Crisis: Trading the Jupiters in Turkey.» *Political Science Quarterly*, printemps 1980.

James G. Blight et David A. Welch. «The Eleventh Hour of the Cuban Missile Crisis: An Introduction to the Excomm Transcripts», *International Security*, vol. 12, numéro 3, hiver 1987-1988.

Richard Ned Lebow et Janice Gross Stein. «Beyond Deterrence,» *Journal of Social Issues*, vol. 43, numéro 4, pages 5-73, 1987.

Robert Jervis. *Perceptions and Misperception in International Politics*, Princeton, N.J.: Princeton University Press, 1976.



Craig Terison